



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

La représentation qui a été donnée au bénéfice de M^{lle} Taglioni a trouvé dans tous les journaux quotidiens autant d'échos, qui ont à l'envi répété les éloges dus à cette mémorable soirée. Obligées, par la combinaison de notre journal, à arriver cinq jours après les autres, nous nous abstenons de louanges tardives sur la danse et la musique qui ont illustré encore cette fois l'Académie Royale de Musique; mais nous reviendrons sur de très-jolies toilettes qui se découvraient en foule aux premières loges. Hors quelques costumes de satin noir, de poulte de soie broché noir, et des coiffures composées de plumes blanches et de diamans, on voyait en foule des robes de printemps, des tissus memphis, des salamporis, des foulards de satin, etc., etc., beaucoup

de robes écossaises en gros de Naples, en poulte de soie, même en mousseline de laine; dans ce genre de dessin, le vert et le blanc dominant avantageusement. Des chapeaux en paille de riz ou en crêpe montraient déjà leur fraîcheur toute printannière. Plusieurs robes d'organdi imprimées, plus encore en organdi ou mousseline blanche, doublées de taffetas rose, ou paille, ou lilas. Des collets et des pélerines si chargés de broderies qu'on n'aurait pu évaluer pour quelle immense valeur il s'en trouvait autour de soi. Les fichus à la paysanne, en mousseline brodée et garnie de hautes dentelles, faisaient un très-joli effet avec des robes de couleur. On voyait beaucoup d'étoles sur le cou des femmes et des ceintures à longs bouts.

— Depuis plusieurs années nous n'avions vu en modes d'été d'aussi jolies créations que celles apparues dans cet in-

stant à Paris. Nos plus beaux magasins d'étoffes rivalisent de choix, de bon goût, de nouveautés, et il y a vraiment concurrence de supériorité chez les marchands et concurrence de tentation chez les acheteurs. Aussi, nous autres femmes, ne savons-nous plus si nous devons envisager les emplettes de nos robes d'été comme un plaisir ou un supplice. Ce problème semble surtout difficile à résoudre pour les élégantes qui se pressent à la *Corbeille des goûts nouveaux* *, où M. Pradel a réuni plus de séduisants objets qu'il n'en faut pour troubler la pensée et rendre le désir indécis. Quant à nous, qui pouvons au moins tout embrasser dans nos éloges, nous dirons que, parmi cent jolies nouveautés remarquées dans la maison de M. Pradel, les tissus de soie tiennent le premier rang. Rien de plus complet, de plus varié que ces taffetas de fantaisie à grandes rayures, en écossais, en chinés, les poults de soie unis à gros grains, ceux brochés, ceux à carreaux, et ceux de diverses nuances ou d'une seule teinte charmante.

Puis les riches étoffes pour grandes toilettes, telles que les satins, les reps brochés, les poults de soie doubles, qui, selon leurs dessins, leurs couleurs, peuvent s'adapter à ces millions de noms fantasques que la mode accepte tous les jours.

Des mousselines de laine écossaises, genre très-gracieux qui l'emporte souvent sur les plus jolies mousselines de laine fleurdelisées, qui sont aussi en grande quantité dans ces mêmes magasins.

Un gros de Naples très-beau dit *Haitienne*.

Des foulards de laine imprimés, fonds blanc, écru, ou d'autres nuances, semés de jolis bouquets ou de petits dessins très-variés.

Tissu *memphis*, laine et soie, pour petite toilette.

* Rue de l'Échelle, n° 4.

Tissu bramine, tissu mêlé, souple et riche en dessin.

Un joli assortiment de toile de laine à carreaux, qui a un grand succès pour robes de campagne, négligées, robes de voyages, etc., etc.

Nombre de petites étoffes qui conviennent à la saison, et ont toute la nouveauté et la fraîcheur que réclame l'élégance parisienne.

— Tandis que les magasins d'étoffes multiplient leurs richesses pour attirer notre choix, les magasins de lingerie viennent nous offrir toutes les perfections des dessous et du travail qui distinguent les broderies de Paris, et nous pouvons compter M^{me} Payan * comme une des créatrices les plus heureuses dans ce genre de nouveautés. C'est particulièrement dans les coupes qu'elle donne à ses pélerines, mantelets, fichus, etc., qu'elle fait remarquer toute la grâce de son talent. On voit aussi chez elle des assortiments de petits bonnets si jolis, si coquets, qu'ils semblent devoir apporter toujours avec eux un prestige de grâce et de jeunesse.

— On fait toujours les collets très-grands lorsqu'ils sont destinés aux toilettes un peu recherchées; pour le matin, on préfère des petits collets brisés, ronds et rabattant autour du cou. En général, on adopte la dimension des collets selon la forme des robes que l'on porte.

— Les broderies sont moins lourdes, moins chargées de mat. On fait des bouquets très-complicés, mais tellement remplis de points à jour et de cordonnets, qu'ils figurent quelquefois un dessin de dentelle. On fait aussi beaucoup de collets pleins; ils sont tellement surchargés de dessins, que le talent de la brodeuse peut seul empêcher qu'ils ne paraissent lourds. On a tout-à-fait renoncé aux doubles collets. La mousseline des Indes est en grande vogue.

— Les robes de mousseline brodée ont

* Rue Vivienne, n° 13.

presque toutes la richesse des dessins portés sur le devant; aussi recherche-t-on beaucoup celles formant tablier, quand elles ont des bouquets ou guirlandes tout autour; l'ourlet ne doit guère avoir plus d'une main de hauteur. Les peignoirs se brodent aussi beaucoup dans le même genre, le dessin s'élargissant en descendant de chaque côté du jupon, et se réduisant à très-peu de chose tout autour du jupon.

— Il y aura grand luxe dans les Jupons. Les modes des robes ouvertes rendent cette nouvelle recherche presque indispensable; aussi s'occupe-t-on déjà de faire en masse des *devans de jupon en batiste* brodée, que l'on adapte à deux lés unis. Il y a dans ce système luxe et économie.

— Les pèlerines sont aussi richement brodées sous des coupes diverses; rondes, à pointes, à longs pans, à jockeys sur les épaules, etc. Nous en avons vu de très-belles en mousseline des Indes, dont les broderies en armures couvraient la poitrine. Ce genre est magnifique.

— Les fichus à la paysanne, dont le fond est couvert d'une broderie de cordonnets serpentans, à travers lesquels se trouvent jetés des bouquets mats, sont le plus joli accessoire de lingerie.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

PREMIER CÔTUME.

Toilette de visite. — La robe en poulx de soie écossais, fond écarlate, avec dessins brochés de la même nuance et séparés par des lignes bleues formant carreaux. Au bas du jupon deux biais de satin bleu séparés par un biais pareil à la robe, forment un genre de garniture qui tient lieu du large ourlet. Les manches larges et froncées sont cependant amincies au-dessus du poignet par trois nervures en satin bleu. Le corsage orné de biais formant draperie; en dedans du corsage un fichu vierge brodé.

Le chapeau en paille de riz, orné d'une plume blanche et de rubans écossais blancs et bleus. Sous la passe, de jolis ornemens en dentelle.

DEUXIÈME CÔTUME.

Toilette de promenade. — Redingote en satin de laine écarlate garnie de lisérés roses. Chapeau en poulx de soie écarlate, orné d'une plume rose et de rubans quadrillés rose et couleur écarlate.

Littérature.

Les *Souvenirs d'Orient* de M. de Lamartine occupent dans cet instant tout le monde littéraire. C'était une belle et grande œuvre, dont chacun attendait avidement l'apparition. Nous la possédons enfin, et, n'ayant nul éloge à pouvoir donner à une célébrité au-dessus de toute louange, nous nous bornerons à citer un passage de cet intéressant ouvrage. La visite de M. de Lamartine à lady Stanhope nous a paru surtout digne d'entrer dans le cadre de notre journal.

VISITE A LADY STANHOPE.

Lady Esther Stanhope, nièce de M. Pitt, après la mort de son oncle, quitta l'Angleterre et parcourut l'Europe. Jeune, belle et riche, elle fut accueillie partout avec l'empressement et l'intérêt que son rang, sa fortune, son esprit et sa beauté devaient lui attirer; mais elle se refusa constamment à unir son sort au sort de ses plus dignes admirateurs; et après quelques années passées dans les principales capitales de l'Europe, elle s'embarqua avec une suite nombreuse pour Constantinople. On n'a jamais su le motif de cette expatriation. Les uns l'ont attribuée à la mort d'un jeune général anglais, tué à cette époque en Espagne, et que d'éternels regrets devaient conserver à jamais présent dans le cœur de lady Esther; les autres à un simple goût d'aventures que le caractère entreprenant et courageux de cette jeune personne pouvait faire présumer en elle. Quoi qu'il en soit, elle partit; elle passa quelques années à Constantinople, et s'embarqua enfin pour la Syrie sur un bâtiment anglais qui portait aussi la plus grande partie de ses trésors et des valeurs immenses en bijoux et en présens de toute espèce.

La tempête assaillit le navire dans le golfe de Macri, sur la côte de Charamanie, en face de l'île de Rhodes; il échoua sur

un écueil à quelques milles du rivage. Le vaisseau fut en peu d'instans brisé, et les trésors de lady Stanhope furent engloutis dans les flots; elle-même échappa avec peine à la mort, et fut portée, sur un débris de bâtiment, à une petite île déserte où elle passa vingt-quatre heures sans alimens et sans secours; enfin, des pêcheurs de Marmoriza qui recherchaient les débris du naufrage la découvrirent et la conduisirent à Rhodes, où elle se fit reconnaître du consul anglais. Ce déplorable événement n'attiédit pas sa résolution. Elle se rendit à Malte, de là en Angleterre. Elle rassembla les débris de sa fortune; elle vendit à fonds perdu une partie de ses domaines; elle chargea un second navire de richesses et de présens pour les contrées qu'elle devait parcourir, et elle mit à la voile.

Après une vie errante dans toutes les contrées de l'Orient, lady Esther Stanhope se fixa enfin dans une solitude presque inaccessible, sur une des montagnes du Liban, voisine de Saïde, l'antique Sidon. Le pacha de Saint-Jean-d'Acre, Abdala-Pacha, qui avait pour elle un grand respect et un dévouement absolu, lui concéda les restes d'un couvent et le village de Dgioun, peuplé par des Druzes. Elle y bâtit plusieurs maisons, entourées d'un mur d'enceinte, semblable à nos fortifications du moyen-âge; elle y créa artificiellement un jardin charmant, à la mode des Turcs; jardin de fleurs, de fruits, herceaux de vignes, kiosques enrichis de sculptures et de peintures arabesques; eaux courantes dans des rigoles de marbre, jets d'eau au milieu des pavés des kiosques; voûte d'orangers, de figuiers et de citronniers. Là, lady Stanhope vécut plusieurs années dans un luxe tout-à-fait oriental, entourée d'un grand nombre de drogman européens ou arabes, d'une suite nombreuse de femmes, d'esclaves noirs et dans des rapports d'amitié et même de politique soutenus avec la Porte, avec Abdala-Pacha, avec l'émir Beschir, souverain du Liban, et

surtout avec les scheiks arabes des déserts de Syrie et de Bagdad.

Bientôt sa fortune, considérable encore, diminua par le dérangement de ses affaires qui souffraient de son absence; et elle se trouva réduite à trente ou quarante mille francs de rente qui suffirent encore dans ce pays-là au train que lady Stanhope est obligé de conserver. Cependant les personnes qui l'avaient accompagnée d'Europe moururent ou s'éloignèrent; l'amitié des Arabes, qu'il faut entretenir sans cesse par des présens et des prestiges, s'attiédit: les rapports devinrent moins fréquens, et lady Esther tomba dans le complet isolement où je la trouvai moi-même; mais c'est là que la trempe héroïque de son caractère montra toute l'énergie, toute la constance de résolution de cette ame. Elle ne songea pas à revenir sur ses pas; elle ne donna pas un regret au monde et au passé; elle ne fléchit pas sous l'abandon, sous l'infortune, sous la perspective de la vieillesse et de l'oubli des vivans: elle demeura seule où elle est encore, sans livres, sans journaux, sans lettres d'Europe, sans amis, sans serviteurs même attachés à sa personne, entourée de quelques négresses seulement et de quelques enfans esclaves noirs, et d'un certain nombre de paysans arabes pour soigner son jardin, ses chevaux, et veiller à sa sûreté personnelle. On croit généralement dans le pays, et mes rapports avec elle me fondent moi-même à croire qu'elle trouve la force surnaturelle de son ame et de sa résolution, non seulement dans son caractère, mais encore dans des idées religieuses exaltées, où l'illuminisme d'Europe se trouve confondu avec quelques croyances orientales et surtout avec les merveilles de l'astrologie. Quoi qu'il en soit, lady Stanhope est un grand nom en Orient et un grand étonnement pour l'Europe. Me trouvant si près d'elle je désirais la voir; sa pensée de solitude et de méditation avait tant de sympathie apparente avec mes propres pensées, que

j'étais bien aise de vérifier en quoi nous nous touchions peut-être.

Nous partîmes à quatre heures ; j'étais accompagné du docteur Léonardi, de M. de Parceval, d'un domestique et d'un guide ; nous étions tous à cheval. Je traversai, à un demi-heure de Bayruth, un bois de sapins magnifiques plantés originellement par l'émir Fakardin sur un promontoire élevé, dont la vue s'étend à droite sur la mer orageuse de Syrie, et à gauche sur la magnifique vallée du Liban, un point de vue admirable, où les richesses de la végétation de l'Occident, la vigne, le figuier, le mûrier, le peuplier pyramidal, s'unissent à quelques colonnes élevées de palmiers de l'Orient, dont le vent jetait comme un panache les larges feuilles sur le fond bleu du firmament. A quelques pas de là, on entre dans une espèce de désert de sable rouge accumulé en vagues énormes et mobiles comme celles de l'Océan. C'était une soirée de forte brise, et le vent les sillonnait, les ridait, les cannelait, comme il ride et fait frémir les ondes de la mer. Ce spectacle était nouveau et triste comme un apparition du vrai et vaste désert que je devais bientôt parcourir. Nulle trace d'hommes ou d'animaux ne subsistait sur cette arène ondoïyante ; nous n'étions guidées que par le mugissement des flots d'un côté et par les cimes transparentes des sommets du Liban de l'autre. Nous retrouvâmes bientôt une espèce de chemin ou de sentier semé d'énormes blocs de pierres angulaires. Ce chemin, qui suit la mer jusqu'en Égypte, nous conduisit jusqu'à une maison ruinée, débris d'une vieille tour fortifiée, où nous passâmes les heures sombres de la nuit, couchés sur une natte de jonc, et enveloppés dans nos manteaux. Dès que la lune fut levée nous remontâmes à cheval.

C'était une de ces nuits où le ciel est éclatant d'étoiles, où la sérénité la plus parfaite semble régner dans ces profondeurs éthérées que nous contemplons de

si bas, mais où la nature autour de nous semble gémir et se torturer dans de sinistres convulsions. L'aspect désolé de la côte ajoutait depuis quelques lieues à cette pénible impression. Nous avions laissé derrière nous, avec le crépuscule, les belles pentes ombragées, les verdoyantes vallées du Liban. D'après collines, semées de haut en bas de pierres noires, blanches et grises, débris des tremblements de terre, s'élevaient tout près de nous ; à notre gauche et à notre droite, la mer, soulevée depuis le matin par une sourde tempête, déroulait ses vagues lourdes et menaçantes, que nous voyions venir de loin, à l'ombre qu'elles jetaient devant elles, qui frappaient ensuite le rivage, en jetant chacune son coup de tonnerre, et qui prolongeaient enfin leur large et bouillonnante écume jusque sur la lisière de sable humide où nous cheminions, inondant à chaque fois les pieds de nos chevaux et menaçant de nous entraîner nous-mêmes ; une lune, aussi brillante qu'un soleil d'hiver, répandait assez de rayons sur la mer pour nous en découvrir la fureur, et pas assez de clarté sur notre route pour rassurer l'œil sur les périls du chemin. Bientôt la lueur d'un incendie se fondit sur la cime des montagnes du Liban avec les brumes blanches ou sombres du matin, et répandit sur toute cette scène une teinte fausse et blafarde, qui n'est ni le jour ni la nuit, qui n'est ni l'éclat de l'un ni la sérénité de l'autre ; heure pénible à l'œil et à la pensée, lutte de deux principes contraires dont la nature offre quelquefois l'image affligeante, et que plus souvent on retrouve dans son propre cœur.

A sept heures du matin, par un soleil déjà dévorant, nous quittions Saïde, l'antique Sidon, qui s'avance sur les flots comme un glorieux souvenir d'une domination passée, et nous gravissions des collines crayeuses, nues, déchirées, qui, s'élevant insensiblement d'étage en étage, nous menaient à la solitude que nous cher-

chions vainement des yeux. Chaque mamelon gravi nous en découvrait un plus élevé qu'il fallait tourner ou gravir encore ; les montagnes s'enchaînaient aux montagnes, comme les anneaux d'une chaîne pressée, ne laissant entre elles que des ravins profonds sans eau, blanchis, semés de quartiers de roches grisâtres. Ces montagnes sont complètement dépouillées de végétation et de terre. Ce sont des squelettes de collines que les eaux et les vents ont rongés depuis des siècles. Ce n'était pas là que je m'attendais à trouver la demeure d'une femme qui avait visité le monde, et qui avait eu tout l'univers à choisir. Enfin, du haut d'un de ces rochers, mes yeux tombèrent sur une vallée plus profonde, plus large, bornée de toutes parts par des montagnes plus majestueuses, mais non moins stériles. Au milieu de cette vallée, comme la base d'une large tour, la montagne Dgioun prenait naissance, et s'arrondissait en banes de rochers circulaires qui, s'amincissant en s'approchant de leurs cimes, formaient enfin une esplanade de quelques centaines de toises de largeur, et se couronnaient d'une belle, gracieuse et verte végétation. Un mur blanc, flanqué d'un kiosque à l'un de ses angles, entourait cette masse de verdure. C'était là le séjour de lady Esther. Nous l'atteignîmes à midi. La maison n'est pas ce qu'on appelle ainsi en Europe, ce n'est pas même ce qu'on nomme maison en Orient ; c'est un assemblage confus et bizarre de dix ou douze petites maisonnettes, ne contenant chacune qu'une ou deux chambres au rez-de-chaussée, sans fenêtres, et séparées les unes des autres par de petites cours ou petits jardins, assemblage tout-à-fait pareil à l'aspect de ces pauvres couvens qu'on rencontre en Italie ou en Espagne sur les hautes montagnes et appartenant à des ordres mendiants.

Selon son habitude, lady Stanhope n'était pas visible avant trois ou quatre heures après midi. On nous conduisit chacun

dans une espèce de cellule étroite, sans jour et sans meubles. On nous servit à déjeuner, et nous nous jetâmes sur un divan en attendant le réveil de l'hôtesse invisible du romantique séjour. Je dormais ; à trois heures, on vint frapper à ma porte et m'annoncer qu'elle m'attendait ; je traversai une cour, un jardin, un kiosque à jour, à tenture de jasmin, puis deux ou trois corridors sombres, et je fus introduit par un petit enfant nègre, de six ou huit ans, dans le cabinet de lady Esther.

Une si profonde obscurité y régnait que j'eus peine à distinguer les traits nobles, graves, doux et majestueux de la figure blanche qui, en costume oriental, se leva du divan et s'avança en me tendant la main. Lady Esther paraît avoir cinquante ans ; elle a de ces traits que les années ne peuvent altérer ; la fraîcheur, la couleur, la grâce, s'en vont avec la jeunesse ; mais quand la beauté est dans la forme même, dans la pureté des lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans la pensée d'un visage d'homme ou de femme, la beauté change aux différentes époques de la vie, mais elle ne passe pas. Telle est celle de lady Stanhope. Elle avait sur la tête un turban blanc, sur le front une bandelette de laine couleur de pourpre et retombant de chaque côté de la tête jusque sur les épaules. Un long schall de cachemire jaune, une immense robe turque de soie blanche à manches flottantes enveloppaient toute sa personne dans des plis simples et majestueux, et l'on apercevait seulement dans l'ouverture que laissait cette première tunique sur sa poitrine une seconde robe d'étoffe de Perse à mille fleurs qui montait jusqu'au col et s'y nouait par une agrafe de perles. Des bottines turques de maroquin jaune brodé en soie complétaient ce beau costume oriental, qu'elle portait avec la liberté et la grâce d'une personne qui n'en a pas porté d'autres depuis sa jeunesse.

« Vous êtes venu de bien loin pour voir

une ermite, me dit-elle, soyez le bien-venu; je reçois peu d'étrangers, un ou deux à peine par année; mais votre lettre m'a plu, et j'ai désiré connaître une personne qui aimait, comme moi, Dieu, la nature et la solitude. Quelque chose, d'ailleurs, me disait que nos étoiles étaient amies, et que nous nous conviendrions mutuellement. Je vois avec plaisir que mon pressentiment ne m'a pas trompée, et vos traits que je vois maintenant, et le seul bruit de vos pas pendant que vous traversiez le corridor, m'en ont assez appris sur vous, pour que je ne me repente pas d'avoir voulu vous voir. Asseyons-nous et causons. Nous sommes déjà amis. »

La nuit s'écoula ainsi à parcourir librement et sans affectation de la part de lady Esther tous les sujets qu'un mot amène et emporte dans une conversation à tout hasard. Je sentais qu'aucune corde ne manquait à cette haute et ferme intelligence, et que toutes les touches du clavier rendaient un son juste, fort et plein, excepté peut-être la corde métaphysique, que trop de tension et de solitude avait faussée ou élevée à un diapason trop haut pour l'intelligence mortelle. Nous nous séparâmes avec un regret sincère de ma part, avec un regret obligeant témoigné de la sienne.

« Point d'adieu, me dit-elle, nous nous reverrons souvent dans ce voyage, et plus souvent encore dans d'autres voyages que vous ne projetez pas même encore. Allez vous reposer, et souvenez-vous que vous laissez une amie dans les solitudes du Liban. »

Elle me tendit la main; je portai la mienne sur mon cœur, à la manière des Arabes, et nous sortîmes.

AFFECTION.

« Maladie, doux attachement, affection au foie, au poulmon, tendresse d'ame. »

Maudit soit le dictionnaire! malin désenchanteur, qui vient comme les mauvais génies, les djinns de l'Orient, donner un coup de baguette sur l'édifice merveilleux des fées ou des péris, ou encore, comme un souffle brutal de vent, disperser dans l'air le prestige éblouissant du nuage de la *fata morgana*; maudit soit le dictionnaire! j'y cherchais cette affection sentiment tendre, d'un vague délicieux, insaisissable, aérien; et je trouve à côté une maladie, un rhumatisme, une goutte remontée, que sais-je? Et voilà notre sort, il faut nous y soumettre, nous sommes encore dans l'état où se trouvait le chaos avant la création, esprit et matière en pêle-mêle, corps et ame, l'un ne peut aller sans l'autre dans nos sentiers raboteux de la vie.

On a beaucoup parlé *amour*, beaucoup *amitié*, depuis que la langue existe. Ces deux expressions des effusions aimantes de l'ame, à différens degrés ont été pressurées, tordues, passées, distillées à merci et à miséricorde; les analyseurs et chimistes de la pensée y ont usé plus d'un alambic, et je me garderais bien d'en user un de plus, mais je crois que c'est de la vapeur quintessenciée et subtile qui se dégageait de ces alambics de l'amitié et de l'amour, que s'est formée l'*affection*; sentiment qui me semble plus vif que l'amitié, moins passionné que l'amour; sans sexe bien déterminé, comme un ange qu'il est, il fait la cour aux deux sentimens qui lui ont donné l'être; il fait l'amour à l'amitié, il parle d'amitié à l'amour.

La difficulté d'une définition tant soit peu claire prouve que l'affection n'est point un sentiment arrêté: c'est un point de transition, une aurore, un crépuscule, une idée vague, mais caressante et délicieuse, justement parce qu'elle est vague. Ce n'est pas à tort que les langues du midi donnent à *vago* une expression indéfinissable de grâce et de beauté. Vague, c'est l'idée poétique en germe, murmurante et non réalisée, non écrite, c'est l'affection intacte encore des flétrissures du

dictionnaire, c'est une belle figure sous un voile.

Affection ! les femmes surtout savent la valeur de ce mot, et cela doit être. Leur plus grande délicatesse d'organisation physique et morale rend plus susceptible leur âme des perceptions fines et subtiles, comme elle permet à leurs doigts effilés de prendre plus légèrement que nous une perle ou un papillon : certes elles en connaissent la valeur et en tirent un parti merveilleux.

Je sais une femme de beaucoup d'esprit, veuve et entourée d'adorateurs, rivaux qu'elle veut tous conserver amis : elle veut bien être adorée, parce que l'adoration est sans conséquence, mais elle ne veut pas être aimée, parce que celui qui aimerait deviendrait jaloux et qu'il éloignerait les autres, ou qu'il faudrait l'éloigner lui-même. C'est ce qu'elle ne veut pas : elle n'entend pas diminuer son cercle d'une seule place ; elle veut qu'il décrive toujours le même hémicycle, la même courbe bien exactement alignée, qu'aucun n'avance, qu'aucun ne recule ; point de préférence pour celui-ci, pour celui-là point de négligence, le même nombre de mots à chacun, le même air, le même sourire à l'arrivée et au départ. Ah ! ce n'est pas un métier facile que celui d'une femme qui veut rester entourée d'adorateurs à distance respectueuse.

Eh bien ! la veuve dont je parle se tire de cette crise de chaque instant avec le mot *affection* : elle en donne à tous également au bas de ses lettres, parce que, dit-elle, cette affection est comme le zéro, qui n'a de valeur que par l'unité qui marche devant, et qu'elle se garde bien de poser. Il est probable que la présomption

de chacun des adorateurs supplée diversement à cette mission, chacun suivant sa bonne opinion et sa fatuité, mais qu'importe à notre diplomate ? Si un jour d'explications et d'éclat arrivait, et que tous nos rivaux vinssent à se montrer leurs lettres, n'y verraient-ils pas la même affection, sans épithète, sans unité, qui est l'épithète du zéro, veuve enfin comme celle qui la leur donne, et ne rentreraient-ils pas alors d'un commun accord dans la ligne du cercle respectueux ?

Je vous ai raconté cela pour pouvoir donner une définition claire de l'affection : en effet, c'est la note qui ne vaut que par la harpe ou la voix ; c'est le zéro qui ne vaut que par l'unité, c'est le corps qui ne vaut que par l'âme.

ERNEST FOUINET.

Théâtres.

L'Opéra-Comique voit toujours sa salle remplie d'un public qui vient admirer et applaudir le *Cheval de Bronze*.

— Tous les théâtres abondent de pièces nouvelles qui se jouent ou vont se jouer de jour en jour. Au Vaudeville, le *Père Goriot* ; aux Variétés, le *Père Goriot* encore ; à la Porte-Saint-Martin, le *Monomane* ; à l'Ambigu, *Fleurlette* ; au Cirque, la *Traite des Noirs*.

— Le théâtre de Versailles veut aussi obtenir sa part d'éloges et monte en ce moment un opéra dont la musique sera d'un élève de Lesueur, et les paroles auront pour auteur M. Mallefille, déjà connu par *Glenarcon* qui a fait courir tout Paris à l'Ambigu.

A ce Numéro sont jointes les planches 1150 et 1151.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Petit Courrier des Dames.
Modes de Long-champs

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau crue d'une plume et de dentelle de soie M^{me} Vautour rue de la Seine, 28.
Robe en peu de soie ceinturée brochée de M^{re} Delisle rue Chevalier, face M^{me} Canille rue Chervin, 3.
Collet et Col M^{me} Payan rue Vivienne 13.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place London.



Handwritten scribbles or initials on the right edge of the page.

25. Avril 1835.

Modes de Paris.

N^o 202.



Petit Courrier des Dames.

Modes de Long-champs

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Croissure exécutée par M^{re} Gornet rue de la ferme des Mathurins. 9.

Chapeau en gros Italien M^{me} Duplissé rue Castiglione. 2.

Bonnnet à la Cauchoise M^{me} Sayon rue Vivienne. 13.

Mess^{rs} S & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place London.